L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS.
BUREAUX, No 75, RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 23 FEVRIER

FEUILLETON.

LE BARON DE TRENOK,

PAR

MM. OCTAVE PERÉ ET D. SAINT-IVES

DEUXIÈME PARTIE.

LE FAVORI.

IX

LE TRAITÉ.

— Suite. —

Ad tables de ces périphiens, que devenait, que faisait notre ami Trenck ? Il recherchait l'occasion d'acquérir de nouveaux titres à la faveur de son roi et à l'amour de la princesse.

Plein de confiance dans la hardiesse et dans la capacité dont il avait fourni des preuves à Potsdam, le roi l'employait souvent s'il y avait une plan à lever, un campement à choisir. Quand survenaient les difficultés, il était envoyé à la recherche des vivres et des fourrages.

Il exécutait, sans en avoir le titre, les fonctions d'aide-de-camp, ce qui lui valait souvent l'honneur d'accompagner son maître, de recevoir directement ses ordres, de manger même à sa table.

Sa mission spéciale était de surveiller et de protéger un fourgon chargé des économies du roi, que celui-ci appelait sa cassette.

Ces attributions, si elles offraient de grands avantages, le mettaient par son plus d'inconvénients. Trenck restait hiérarchiquement attaché à la compagnie du capitaine Zachinsky, et la distinction du roi le traitait indépendamment de celle de son capitaine, un brevet à la jalousie de quelques uns de ses camarades.

Par conséquence, il vivait à peu près sur le pied de l'égalité avec le colonel Quintus Icilius, l'aide de camp réel du roi, qui voyait en faveur avec plaisir, parce qu'il s'en attribuait la première origine, et regardait le jeune cornette comme un peu son protégé créature.

La même raison avait établi une sorte de confraternité d'armes entre Trenck et la capitaine Favra, que sa position spéciale auprès du colonel Quintus isolait en contact avec les officiers de l'entourage du souverain.

La rotenité commencée, et l'armée en s'éloignant de Prague ayant repassé la Moldau, Trenck, régulièrement attaché au roi, assistait avec avidité les occasions de le suivre dans ses marches et contre-marches souvent aventureuses, prêt à lui faire le meilleur de ses vie et la adéquatés à ses présentiel.

La témérité du roi et le dévouement de son jeune aide de camp faillirent un jour leur coûter à tous deux, sinon la vie, du moins la liberté.

Ils s'étaient avancés fort loin pour reconnaître la position de l'ennemi, lorsqu'ils furent surpris par un parti de cavalerie.

Ils étaient à pied, ce qui empêchait les hussards de les rejoindre; mais ceux-ci avançaient précisément dans leur direction.

Le roi qui, même à l'armée, était toujours accompagné d'une ou deux de ses lorgnettes favorites, n'eut que le temps de saisir Biche, qui le suivait en jouant, de la cacher sous son manteau et de se réfugier avec Trenck à l'abri de l'arche d'un pont voisin.

Les hussards approchaient, le moindre bruit pouvait le trahir. Il fallait que le chien cessât de ronfler, au bruissement du pas des chevaux sur le pont, ne se mît à aboyer.

Il n'en fut rien. Biche, comme si elle eût comprit la situation, garda le plus complet silence. Les hussards passèrent sans se douter qu'ils avaient entre les mains la fortune de cette guerre.

L'inconvénient le plus grave de cette retraite était non pas la possibilité de la rencontre de l'armée des princes Charles, mais le roi se souhaitait ardemment, au contraire, de la prévoir, la continuelle des troupes légères, commandées par le général Nadasdi.

Ces troupes, composées de hussards croates et de pandours, en volontaires, bonnes, faisaient la guerre à la façon des Cosaques modernes, mais avec bien plus d'ensemble et de régularité. La rapidité de leurs allures les rendait le terreur de tous les détachements envoyés aux fourrages et aux vivres.

Le roi, jugeant à propos de combattre les Autrichiens avec leurs propres armes, ou du moins à armes égales, avait formé de petits groupes de volontaires de la Bohême, commandés par des hommes de son choix, tous gens de rencontres et d'audace, capables de tenir tête aux pandours et de lutter d'adresse avec eux.

Trenck devint naturellement l'un des chefs de ces décachements d'enfants perdus; et, grâce à son bonheur habituel, il ne fit jamais connaissance, chemin de ces expéditions, obtenant un démontement favorable.

On ne vit jamais semblable complaisance du sort. A ce point qu'une circonstance qui devait infailliblement amener sa perte, vint encore tourner à son avantage.

Chargé de fourrager le fourrage du quartier-général, il était parti à la découverte, avec trois de cinq gardes de corps volontaires, d'une trentaine de chasseurs à cheval et d'environ vingt hussards. L'expédition s'accomplit d'abord sous d'heureux auspices.

Après avoir fauché une assez grande distance sans rencontrer un ayant uniforme autrichien, Trenck découvrit un escadron, dont les gros-nez semblaient promettre une excellente moisson. Cependant, après ses examens, il reconnut que cette moisson ne serait pas suffisante pour le quartier général, et, prévoyant qu'il trouverait un supplément notable dans le château des environs, il laissa au souvenir ses hussards et ses gardes du corps, et partit avec les chasseurs pour un nouvelle destination.

Trenck avait oublié l'histoire du palais d'Armide et du chevalier Renaud.

Le château était habité par une fort aimable dame, qui, bien de ses recevoir en vassaux, mit de fort bonne grâce ses écuries et ses granges à la disposition de ses visiteurs, et poussa les prévenances jusqu'à inviter la jeune commandant à se reposer dans un salon et à s'y rafraîchir.

L'offre était obligeante; Trenck s'empressa de l'accepter. Il n'avait pas pour consigne de faire la guerre au beau sexe.

La conversation de la châtelaine était spirituelle; il s'y abandonnait avec complaisance, et pour un moment oublia magnanime, il avait déjà déposé son épée sur un meuble.

Tout à coup, un tumulte menaçant ébranle le château. Un détachement d'armes, des cris, des vociférations éclatent. Un parti considérable de hussards envahissent les cours, faisant mainbasse sur les premiers chasseurs qu'il rencontrait, et se mettant en devoir de visiter le manoir, où les autres s'étaient réfugiés.

Au bruit de l'invasion, Trenck s'arrache à l'entretien trop intime de la châtelaine, il veut s'élancer au secours des siens, mais il est cernés, arrêté, son épée ne lui retrouve pas, et la châtelaine, saisie d'un sérieux intérêt pour ce jeune homme si beau et si brave, l'enferme en quelque sorte de force dans un réduit secret de son appartement.

Remarqué dans sa cachette, il calculait avec anxiété ses chances d'échapper sans minutieuse recherches des Autrichiens, se disposant à soutenir un siège en règle et à vendre au moins chèrement sa vie,—car pour se rendre dans une pareille aventure, jamais!

Mais soudain, à la scène change de face : la trompette retentit, et le capitaine Tempsic, suivi des hussards faisant par Trenck à la garde des provisions de monastère, se précipite dans le château avec l'impétuosité d'une trombe, sabrant et dispersant les Autrichiens foudroyés.

Trenck reconnaît son frère d'armes, se joint à lui malgré les supplications de la charmante hôtesse, et moins d'une heure après, il prend congé d'elle, emmenant vingt-deux prisonniers, une trentaine de voitures chargées d'un excellent fourrage et de provisions de toute espèce.

Comment Favra n'était-il trouvé si à point pour sauver son ami ? La chose tenait du miracle à la première vue ; rien de plus simple pourtant.

Chargé d'un ordre pour un général campé un peu au delà du château, le capitaine avait vu l'ennemi s'y glisser, il avait commandé les premiers coups de feu, et, sur l'indication d'un chasseur échappé à la bagarre, il était allé à marches de terre pour le prévenir, s'était mis à la tête des hussards qui attendaient Trenck, et.... on sait le reste.

Quand tout fut terminé, Trenck voulut embrasser Favra, qui se préparait à se remettre en route pour porter un ordre.

—Taïsez! non cher ami, lui dit le jeune cornette, laisse-moi vous remercier encore et vous complimenter. J'amais vous ne méritâtes mieux votre glorieux surnom de capitaine Tempête! Quels éclairs! Quels tourbillons! Je n'ai pas besoin de vous rappeler que c'est entre nous à la vie, à la mort! Quand vous arrive de tomber à votre tour entre les mains des Croates.....

—Grand merci, interrompit Favra.

—Pas, balbutia la voix, et d'un ton plus sérieux.

—Si vous n'en croyez, c'est un agrément dont vous vous garderez avec soin de vous vanter. Le prince Charles ne voit le roi se souhaitait ardemment, au contraire, de la prévoir la continuelle des troupes légères, commandé par le général Nadasdi.

Ces troupes, composées de hussards croates et de pandours, en volontaires, bonnes, faisaient la guerre à la façon des Cosaques modernes, mais avec bien plus d'ensemble et de régularité. La rapidité de leurs allures les rendait le terreur de tous les détachements envoyés aux fourrages et aux vivres.

Le roi, jugeant à propos de combattre les Autrichiens avec leurs propres armes, ou du moins à armes égales, avait formé de petits groupes de volontaires de la Bohême, commandés par des hommes de son choix, tous gens de rencontres et d'audace, capables de tenir tête aux pandours et de lutter d'adresse avec eux.

Trenck devint naturellement l'un des chefs de ces décachements d'enfants perdus; et, grâce à son bonheur habituel, il ne fit jamais connaissance, chemin de ces expéditions, obtenant un démontement favorable.

On ne vit jamais semblable complaisance du sort. A ce point qu'une circonstance qui devait infailliblement amener sa perte, vint encore tourner à son avantage.

Chargé de fourrager le fourrage du quartier-général, il était parti à la découverte, avec trois de cinq gardes de corps volontaires, d'une trentaine de chasseurs à cheval et d'environ vingt hussards. L'expédition s'accomplit d'abord sous d'heureux auspices.

Après avoir fauché une assez grande distance sans rencontrer un ayant uniforme autrichien, Trenck découvrit un escadron, dont les gros-nez semblaient promettre une excellente moisson. Cependant, après ses examens, il reconnut que cette moisson ne serait pas suffisante pour le quartier général, et, prévoyant qu'il trouverait un supplément notable dans le château des environs, il laissa au souvenir ses hussards et ses gardes du corps, et partit avec les chasseurs pour un nouvelle destination.

Trenck avait oublié l'histoire du palais d'Armide et du chevalier Renaud.

Le château était habité par une fort aimable dame, qui, bien de ses recevoir en vassaux, mit de fort bonne grâce ses écuries et ses granges à la disposition de ses visiteurs, et poussa les prévenances jusqu'à inviter la jeune commandant à se reposer dans un salon et à s'y rafraîchir.

L'offre était obligeante; Trenck s'empressa de l'accepter. Il n'avait pas pour consigne de faire la guerre au beau sexe.

La conversation de la châtelaine était spirituelle; il s'y abandonnait avec complaisance, et pour un moment oublia magnanime, il avait déjà déposé son épée sur un meuble.

Tout à coup, un tumulte menaçant ébranle le château. Un détachement d'armes, des cris, des vociférations éclatent. Un parti considérable de hussards envahissent les cours, faisant mainbasse sur les premiers chasseurs qu'il rencontrait, et se mettant en devoir de visiter le manoir, où les autres s'étaient réfugiés.

Au bruit de l'invasion, Trenck s'arrache à l'entretien trop intime de la châtelaine, il veut s'élancer au secours des siens, mais il est cernés, arrêté, son épée ne lui retrouve pas, et la châtelaine, saisie d'un sérieux intérêt pour ce jeune homme si beau et si brave, l'enferme en quelque sorte de force dans un réduit secret de son appartement.

Remarqué dans sa cachette, il calculait avec anxiété ses chances d'échapper sans minutieuse recherches des Autrichiens, se disposant à soutenir un siège en règle et à vendre au moins chèrement sa vie,—car pour se rendre dans une pareille aventure, jamais!

Mais soudain, à la scène change de face : la trompette retentit, et le capitaine Tempête, suivi des hussards faisant par Trenck à la garde des provisions de monastère, se précipite dans le château avec l'impétuosité d'une trombe, sabrant et dispersant les Autrichiens foudroyés.

Trenck reconnaît son frère d'armes, se joint à lui malgré les supplications de la charmante hôtesse, et moins d'une heure après, il prend congé d'elle, emmenant vingt-deux prisonniers, une trentaine de voitures chargées d'un excellent fourrage et de provisions de toute espèce.

Comment Favra n'était-il trouvé si à point pour sauver son ami ? La chose tenait du miracle à la première vue ; rien de plus simple pourtant.

Chargé d'un ordre pour un général campé un peu au delà du château, le capitaine avait vu l'ennemi s'y glisser, il avait commandé les premiers coups de feu, et, sur l'indication d'un chasseur échappé à la bagarre, il était allé à marches de terre pour le prévenir, s'était mis à la tête des hussards qui attendaient Trenck, et.... on sait le reste.

Quand tout fut terminé, Trenck voulut embrasser Favra, qui se préparait à se remettre en route pour porter un ordre.

—Taïsez! non cher ami, lui dit le jeune cornette, laisse-moi vous remercier encore et vous complimenter. J'amais vous ne méritâtes mieux votre glorieux surnom de capitaine Tempête! Quels éclairs! Quels tourbillons! Je n'ai pas besoin de vous rappeler que c'est entre nous à la vie, à la mort! Quand vous arrive de tomber à votre tour entre les mains des Croates.....

—Grand merci, interrompit Favra.

—Pas, balbutia la voix, et d'un ton plus sérieux.

—Si vous n'en croyez, c'est un agrément dont vous vous garderez avec soin de vous vanter. Le prince Charles ne voit le roi se souhaitait ardemment, au contraire, de la prévoir la continuelle des troupes légères, commandé par le général Nadasdi.

Ces troupes, composées de hussards croates et de pandours, en volontaires, bonnes, faisaient la guerre à la façon des Cosaques modernes, mais avec bien plus d'ensemble et de régularité. La rapidité de leurs allures les rendait le terreur de tous les détachements envoyés aux fourrages et aux vivres.

Le roi, jugeant à propos de combattre les Autrichiens avec leurs propres armes, ou du moins à armes égales, avait formé de petits groupes de volontaires de la Bohême, commandés par des hommes de son choix, tous gens de rencontres et d'audace, capables de tenir tête aux pandours et de lutter d'adresse avec eux.

Trenck devint naturellement l'un des chefs de ces décachements d'enfants perdus; et, grâce à son bonheur habituel, il ne fit jamais connaissance, chemin de ces expéditions, obtenant un démontement favorable.

On ne vit jamais semblable complaisance du sort. A ce point qu'une circonstance qui devait infailliblement amener sa perte, vint encore tourner à son avantage.

Chargé de fourrager le fourrage du quartier-général, il était parti à la découverte, avec trois de cinq gardes de corps volontaires, d'une trentaine de chasseurs à cheval et d'environ vingt hussards. L'expédition s'accomplit d'abord sous d'heureux auspices.

Après avoir fauché une assez grande distance sans rencontrer un ayant uniforme autrichien, Trenck découvrit un escadron, dont les gros-nez semblaient promettre une excellente moisson. Cependant, après ses examens, il reconnut que cette moisson ne serait pas suffisante pour le quartier-